



LIANG Hong
SI LA CHINE 吃
ÉTAIT UN VILLAGE

Traduit du chinois par Patricia Batto

Éditions
Philippe Picquier

LIANG Hong

SI LA CHINE
ÉTAIT UN VILLAGE

Traduit du chinois par Patricia Batto



*Éditions
Philippe Picquier*

Titre original : *Zhongguo Zai Liangzhuang*

© 2014, Liang Hong

© 2017, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

En couverture : © Getty Images / Meredith Heuer

Mise en page : Christiane Canezza - Marseille

ISBN : 978-2-8097-1297-1

PROLOGUE

Prendre Liangzhuang comme point de départ

J'ai été longtemps en proie à de profonds doutes sur mon travail. Ma vie me paraissait vaine ; elle était dénuée de tout lien avec le réel, avec la terre, avec le spirituel. J'en étais même arrivée à ressentir de la honte : tous les jours, j'enseignais, je tenais de grands discours, et nuit et jour j'écrivais des articles sans réel intérêt. C'était comme si plus rien n'avait de sens. Tout au fond de moi-même, une voix ne cessait de me mettre en garde : ce genre d'existence n'a rien à voir avec la vraie vie, avec la véritable nature de l'homme. L'existence que je menais était de plus en plus éloignée de mes aspirations, de ma terre natale, du monde rural, des réalités actuelles.

Ma terre natale, mon village, c'est Liangzhuang, dans le district de Rang. J'y ai passé vingt années de ma vie. Et pendant les dix ans où je n'y ai pas vécu, je m'en suis préoccupée à chaque instant. Liangzhuang est ce qu'il y a de plus important pour moi, ce qui me fait le plus souffrir aussi. Impossible de ne pas m'en soucier, de ne pas m'y intéresser, surtout au moment où mon village et des dizaines de milliers d'autres semblables à lui sont encore et toujours considérés comme des foyers d'infection, comme le malheur de la Chine.

Quand a-t-on commencé à considérer le monde rural comme un fardeau pour la nation, comme un obstacle dans la course aux réformes, au développement et à la modernisation? Quand la campagne est-elle devenue synonyme de dernière catégorie dans l'échelle sociale, de marginalité, de maux? Et puis, de quand date cet immense sentiment de tristesse qui m'envahit dès que je pense à mon village, de jour en jour plus désolé, plus isolé, dès que je pense à ces innombrables travailleurs migrants partis de la campagne qui se pressent dans les gares, qui se démènent dans les franges sombres des villes? Quand et comment tout ceci est-il arrivé? Combien de conflits et d'erreurs, combien de souffrances et d'appels à l'aide, l'exode rural englobe-t-il? Sans doute tout intellectuel chinois attaché à la campagne est-il confronté à ces questions.

Aussi ai-je toujours eu envie de revenir dans mon village, de retourner à la campagne, pour enquêter, analyser et observer de manière objective la place qu'occupe le monde rural dans les transformations historiques et culturelles que connaît la Chine d'aujourd'hui, et pour décrire du mieux possible la vie réelle dans ce vaste univers aux caractéristiques propres. Dans l'espoir de faire émerger peu à peu à la surface de l'histoire, à travers mon regard, le passé et le présent de mon village, les transformations qui y ont eu lieu et ce qui y est resté inchangé, les joies éprouvées, les souffrances endurées, les chagrins vécus. Et donner ainsi à voir les sentiments et les mentalités propres à la campagne, sa situation culturelle et économique dans une société en mutation, ainsi que les relations dans la Chine actuelle entre le monde rural d'une part, les réformes politiques et économiques, la poursuite de la

modernité d'autre part. Comment un village dépérit-il, se renouvelle-t-il? Se dépeuple-t-il, se reconstitue-t-il? Quels changements sont liés au présent, à l'avenir? Quelles choses ont déjà été anéanties, ont disparu à jamais, alors qu'elles étaient d'une extrême importance?

En 2008 et 2009, j'ai profité de mes vacances d'hiver pour retourner à Liangzhuang, petit village pauvre et reculé de la Plaine centrale. J'y ai passé près de cinq mois, en toute quiétude. Tous les jours, j'ai mangé et discuté avec ses habitants pour mener, à la manière d'une sociologue ou d'une anthropologue, une enquête sur les différents lignages du village, les relations entre les clans, les familles, les mariages et les naissances, l'habitat, les destinations pour lesquelles étaient partis certains villageois. J'ai arpenté les terres, les bois, les étangs et les cours d'eau de Liangzhuang; je me suis mise en quête de compagnons d'autrefois, de parents proches appartenant aux vieilles générations. Quand on participe à la vie villageoise, en particulier quand on observe, non pas avec la distance de quelqu'un qui revient de temps à autre au pays, mais comme un familier, on se rend compte qu'après avoir quitté longtemps le village, on ne le comprend absolument plus. La complexité de sa subsistance, les problèmes auxquels il est confronté, les coups du sort qui le frappent, les nouveaux espoirs qu'il abrite sont autant d'éléments difficiles à ordonner de manière claire, et compliqués à comprendre. Il faut écouter chaque personne avec attention, l'une après l'autre, et non pas considérer les villageois dans leur ensemble si l'on veut réussir à connaître leurs joies et leurs peines. Leurs sentiments, leurs paroles, leur sagesse sont si riches, si profonds, qu'à plusieurs reprises, moi

qui consacre ma vie à la littérature et à la pensée, j'ai été bouleversée, car ces sentiments, ces paroles, cette sagesse étaient issus de la terre et de la vie de la terre.

Le penseur américain Hayden White, évoquant l'écriture de l'histoire, estime que les historiens devraient reconnaître le caractère « fictionnel » du texte historique car ce qu'ils qualifient de « faits » est déterminé par leurs a priori et leurs valeurs. Alors, quelles étaient mes idées préconçues? Un village misérable? Déjà perdu? A sauver? Un village en train de perdre son identité et sa vitalité dans les failles de la modernité? Je voulais me débarrasser de tout préjugé (mon enquête m'a démontré par la suite que ce n'était pas chose aisée: l'orientation que l'on donne à une discussion révèle forcément votre conception des choses et a, en outre, tendance à influencer la manière dont votre interlocuteur réagit face à vous). Une attitude neutre devait entretenir ma vigilance à l'égard des opinions de gauche comme de droite. Etre à nouveau partie prenante des sentiments intimes du pays natal devait me permettre d'appréhender la logique intrinsèque de la vie villageoise. Bien sûr, on ne peut que s'efforcer de tendre vers ces objectifs, parce qu'on est obligé de passer par la médiation du langage, parce qu'il faut transformer en récit des éléments disparates et dépourvus de vie: ce n'est qu'une fois passés par le tamis de la littérature qu'on peut les présenter au public. Ce passage obligé fait que la narration ne peut que relever de la littérature, ou s'apparenter à la littérature, et non être constituée de faits absolus.

Certains m'ont demandé: quelle mission t'es-tu exactement assignée? Quelle est ton opinion? Pendant un moment, j'ai été déconcertée, j'ai même eu un peu peur. Quel était mon point de vue? Je me suis creusé la

tête: en définitive, comment mon village subsistait-il à l'heure actuelle? Quels problèmes de société et de développement reflétaient sa situation?

Je ne partage pas du tout l'opinion répandue selon laquelle le monde rural s'est déjà complètement effondré, même s'il est vraiment mal en point. Je ne pense pas non plus que la condition paysanne soit au plus bas, même si le principal problème de la société chinoise est sans conteste celui du sort des paysans et de la campagne. Toutes les mesures politiques et les efforts du gouvernement en faveur des travailleurs migrants ruraux et des villages semblent rester sans effet. Le déclin du monde rural s'accélère. La campagne, avec les villes pour modèle, court à toute allure dans leur direction; comme si les villages se transformaient les uns après les autres en autant de contrefaçons des métropoles.

Je suis également contre ces discours, de toute évidence tendancieux, selon lesquels seuls des propos véhéments seraient à même d'exprimer l'indignation légitime d'une intellectuelle. Même si je suis consciente que ma volonté d'adopter un point de vue plutôt modéré, objectif, pour décrire le monde rural, est une position tiède, caractéristique d'une pensée émoussée et intégrée d'une certaine façon au système. En effet, de nos jours, dans le domaine académique et de la méthodologie scientifique, la clairvoyance a laissé place au compromis avec la pensée dominante.

Quoi qu'il en soit, je me suis promis de veiller à ne pas tomber dans le piège d'un courant de pensée ou d'une quelconque faction. Je préfère être quelqu'un qui doute, qui expérimente par soi-même avec ses propres yeux et ses connaissances limitées. J'aurais trop peur que mon appréciation de la situation ne recèle quelque

préjugé, préjugé qui se présente invariablement sous le masque de la vérité.

Par conséquent, plutôt que d'une enquête en milieu rural, il s'agit d'un retour au pays natal; mon regard n'est pas celui d'une initiée, c'est un retour aux sources, une reprise de contact avec la terre, avec l'esprit et l'intelligence des proches qui vivent là-bas. Mon récit se contente d'exposer, il ne juge pas et ne tire pas de conclusions. Perplexité, doutes, joie et tristesse y sont étroitement mêlés, parce que je me suis aperçue que dans la transition de la Chine rurale vers la modernité, les changements affectant la culture locale et les relations humaines, le mode de vie et les mentalités, ont généré d'énormes contradictions, difficiles à appréhender en adoptant un point de vue manichéen.

Peut-être mon ouvrage n'est-il qu'un reportage littéraire, une petite chronique sur mon pays natal et ma famille. Car toutes ces choses dont je suis familière sont vouées à une disparition rapide. La notion de terre natale est liée à l'âge adulte, à une époque. Pour les enfants d'aujourd'hui, ce que j'appelle « présent », ce que je qualifie de « perte », constituera leur terre natale à eux.

Liangzhuang n'est pas connu en Chine, c'est un village banal, similaire à d'innombrables autres villages chinois. Mais en prenant Liangzhuang comme point de départ, on peut paradoxalement se faire une image claire et nette de la Chine.

1

LIANGZHUANG, MA TERRE NATALE

Le district de Rang se situe dans le sud-ouest de la province du Henan, dans l'ouest de l'aire centrale du bassin de Nanxiang. Ses coordonnées géographiques sont : latitude 32°22'-32°59' nord, longitude 111°37'-111°20' est. Il s'étend sur 96 kilomètres de long, du nord au sud, et sur 67 kilomètres de large, d'est en ouest ; sa superficie totale est de 2 294,4 kilomètres carrés. Le village de Liang-zhuang, qui dépend du bourg de Wu, se trouve dans le nord-ouest du district, à 40 kilomètres du chef-lieu. Les caractéristiques géomorphologiques du district de Rang sont : « peu de montagnes, multitude de collines, vaste plaine ». Le relief s'abaisse du nord-ouest vers le sud-est, la pente moyenne est comprise entre 1/800 et 1/1 200. Le district compte 29 cours d'eau. Les plus importants sont les rivières Tuanshui, Diaohe, Zhaohe et Yanlinghe qui entrent dans le territoire par le nord ou par l'ouest, se rejoignent au sud-est, puis se déversent dans la rivière Baihe, qui se jette à son tour dans la Hanshui. Entre les cours d'eau, s'étend une plaine alluviale découpée naturellement en forme d'éventail, dont le nord, le centre et l'est constituent de grandes étendues de terres fertiles. Les sols sont lourds, limoneux, noirs ou de loess qui retiennent très bien l'eau et les éléments nutritifs. Le district se trouve en zone subtropicale et subit l'influence de la mousson : au froid hivernal succède la chaleur, les quatre saisons sont bien marquées, le climat est doux et humide.

Annales du district de Rang, « Aperçu général ».

De retour dans le district de Rang

Je n'avais presque pas fermé l'œil de la nuit. Les cahots du train perturbaient le sommeil de mon fils, âgé seulement de trois ans et deux mois. Au moindre inconfort, il levait les bras en l'air, puis se tournait et se retournait plusieurs fois. De peur qu'il ne tombe de la couchette, je me suis étendue à côté de lui, tête-bêche, en faisant barrage de mes jambes. De temps à autre, en se débattant dans son sommeil, il me poussait en bas de la banquette. Alors je m'asseyais et j'allumais la petite lampe à la tête de la couchette pour lire un livre que j'avais emporté : *Une maison au bout du monde*, œuvre de l'écrivain et naturaliste américain Henry Beston, rédigée dans les années 1920 à l'issue d'un séjour d'un an sur la grande plage de Cape Cod, à l'écart du monde. Les relations étroites que l'auteur entretient avec le majestueux océan, les oiseaux marins, les caprices de la météo, l'univers de la plage, font ressentir la richesse de son regard, ainsi que sa délicatesse et sa profonde tendresse. Là-bas, l'homme et la nature ne font qu'un : « Quelle que soit l'attitude que vous adoptez à l'égard de l'existence humaine, sachez qu'elle n'est valable que si elle est le reflet d'une attitude à l'égard de la nature.

La vie humaine, si souvent comparée à un spectacle sur une scène de théâtre, est plus exactement une cérémonie rituelle. La dignité, la beauté, la poésie, ces antiques valeurs qui en assurent l'accomplissement, nous sont inspirées par la nature ; elles sont nées de la mystérieuse beauté du monde. Ayez du respect pour la terre, sinon vous n'aurez pas celui de l'âme humaine. Etendez vos mains au-dessus de la terre comme au-dessus d'une flamme. A tous ceux qui l'aiment, à ceux qui lui ouvrent leurs veines, elle communique quelque chose de sa force, les soutenant de son frémissement infini de vie obscure¹. » Oui, c'est vrai, ce n'est qu'en se fondant dans la nature pour ne faire plus qu'un avec elle, que le sens de la vie, que l'essence de l'existence humaine apparaît. Là-bas, l'homme est insignifiant, mais aussi grandiose, et éternel, car il constitue un élément d'un tout.

En soulevant le rideau devant la fenêtre du compartiment, on voit la campagne disparaître à toute allure dans la course rapide du train dans l'obscurité, pour ressurgir sans cesse à nouveau. Dans le profond silence des habitations dissimulées derrière des arbres, on perçoit vaguement la respiration de la nuit. Je ne peux m'empêcher de songer, pleine d'espérances, à mon voyage au pays natal qui commence. Mon village, ma famille, ma rivière, ainsi que ce grand arbre au milieu de la rivière sur lequel, un printemps, j'ai gravé une marque... J'imagine qu'eux aussi composent un magnifique paysage, capable d'inspirer de hautes pensées.

Au point du jour, le train se traîne vers le chef-lieu du district. Quand j'aperçois le pont de la ville, je sais

1. *Une maison au bout du monde*, traduit par Marguerite Faguer et Germaine Klenowski, Stock.

qu'on arrive bientôt, c'est la première étape de mon voyage. Du haut de ce pont, j'ai vu jadis le plus beau clair de lune du monde. Ce soir-là, le ciel commençait à s'assombrir, la lune était déjà haute et avait une étrange couleur jaune pâle, la même teinte que du papier de Xuan. Se jouant des légers nuages qui l'entouraient, elle était d'une élégance et d'une perfection aussi difficile à décrire que les chagrins de jeunesse. J'avais treize ans cette année-là, c'était la première fois que je me rendais au chef-lieu de district et que je voyais un train. La première impression que j'eus de la ville fut ce clair de lune. Mais une fois entrée dans l'agglomération, à la recherche de l'endroit où travaillait ma sœur aînée dans le dédale des rues, j'ai commencé à avoir peur, à paniquer. Je n'osais pas demander mon chemin aux passants, ils avaient tous quelque chose d'étrange qui m'empêchait de les aborder. J'ai fait longtemps les cent pas devant un immeuble. J'avais envie d'y entrer pour me renseigner, j'étais persuadée que je me trouvais tout près du lieu de travail de ma sœur, voire que c'était là le lieu même, mais je n'osais pas demander. Quand j'y repense aujourd'hui, même un petit chef-lieu de district pouvait avoir quelque chose d'impressionnant et de déroutant pour une enfant de la campagne.

Le district de Rang a été dans le passé le théâtre de féroces combats pour le pouvoir dans la Plaine centrale ; nombre de batailles sanglantes s'y sont déroulées au cours de l'histoire. Il a aussi été victime à plusieurs reprises de grandes catastrophes naturelles. Chaque fois, sa population a été quasiment décimée. Mais en raison de sa situation géographique privilégiée, du climat et des voies de communication, de nouvelles populations venaient rapidement le repeupler. D'après les archives,

en l'an 26 du règne du roi Zhaoxiang des Qin (281 avant notre ère), des « éléments rebelles » furent déplacés à Rang. En l'an 10 de l'ère Kaiyuan de la dynastie des Tang (722), 50 000 personnes issues de peuplades non chinoises du Nord furent transférées de six villes de la région de Hequ vers les circonscriptions de Xu, de Ru, de Tang et de Rang. Le mouvement migratoire le plus important, celui dont les récits populaires ont gardé le souvenir, est celui de l'an 2 du règne de l'empereur Hongwu des Ming (1369), quand des hommes et des femmes des provinces du Shanxi, du Jiangxi et du Fujian ont rejoint le district de Rang. Si les habitants du district affirment que leurs ancêtres sont originaires du district de Hongdong dans le Shanxi, c'est en raison de cet épisode-là.

L'activité dans le district de Rang, surnommé le « grenier à céréales », est essentiellement agricole. On y cultive le blé, le coton, le tabac, les petits piments, les arachides, etc. C'est un important lieu de production de céréales, de viande de bœuf et de tabac destiné à l'exportation, ainsi que de coton et de sésame. Mais il n'y a pas de grandes entreprises, le secteur industriel est inexistant. Aussi le district est-il en mauvaise posture depuis le lancement de la « politique de réformes et d'ouverture ». Activité économique sous-développée, traditions conservatrices, mentalités arriérées : telle est son évaluation officielle.

Le train s'est enfin arrêté. A travers la fenêtre, on aperçoit, attroupé sur le quai, un groupe impressionnant : mon père, mes sœurs et la famille de la plus jeune de mes sœurs, en tout plus d'une dizaine de personnes. Quand la porte du wagon s'ouvre, mon fils qui attendait derrière depuis un moment déjà se met soudain à

pleurer et refuse de descendre du train. Pointant le sol du doigt, il dit : « C'est sale, c'est trop sale. » Tout le monde éclate de rire. Il a plu pendant la nuit, le quai est humide et le sol boueux jonché de pelures de fruits, de bouts de papiers et d'autres déchets mouillés ; les mouches s'affairent autour. Mon fils est évidemment un peu effrayé.

A midi, tout le monde déjeune ensemble au restaurant. Ma famille qui comptait au départ neuf membres – mes parents, mes six frères et sœurs, et moi –, comprend aujourd'hui plus de vingt personnes ; une seule table ne suffit pas pour nous tous. Les enfants, petits et grands, s'amusez bruyamment à une table voisine. A celle des adultes aussi, on parle fort et on rit sans arrêt. Pour des yeux extérieurs, on doit avoir l'air d'une famille aisée. En tout cas, sur le plan matériel, après de longues années de pauvreté, on peut se permettre d'aller manger au restaurant. Mon fils est surpris devant tant d'excitation ; un peu effrayé, il reste collé à moi. Les enfants des villes ont rarement l'occasion de participer à ce genre de grande réunion familiale animée.

Le soir, comme toujours, toute la famille se retrouve chez la plus jeune de mes sœurs. Mais contrairement à d'habitude, mon père, mes sœurs aînées et mes beaux-frères n'engagent pas de « lutte contre les propriétaires fonciers » : ce jeu de cartes, qui constitue leur divertissement favori depuis sept ou huit ans, est le loisir le plus répandu dans les petites villes de Chine du Nord. On est là pour discuter des histoires du village. Pour mes sœurs aînées qui se sont mariées jeunes, puis ont déménagé à la ville, Liangzhuang représente désormais aussi la « terre natale ». Quand on parle du village, leur curiosité et leur intérêt n'ont rien à envier aux miens.

Une autre raison à l'euphorie générale est que je vais, enfin, passer un long moment à la maison. Depuis mon départ à l'âge de vingt ans pour poursuivre mes études, chaque fois que je suis revenue, ce n'était que pour de brefs séjours. Cette fois, je vais enfin pouvoir vivre avec eux un bon bout de temps.

Désorientée

La route qui quitte la ville longe la rivière; sur un tronçon, elle surplombe le cours d'eau d'une dizaine de mètres. On peut voir de la voiture ce qui se passe sur les berges : des machines extraient du sable en rugissant, des tas de sable s'élèvent les uns à côté des autres, de gros camions vont et viennent sans arrêt. Le spectacle d'une activité prospère. Mais la rivière au large cours qui, il y a une dizaine d'années encore, coulait impétueusement a disparu ; pas la moindre trace non plus des oiseaux qui tournoyaient au-dessus de l'eau.

A l'issue de plus de trente ans de politique de réformes et d'ouverture, le changement le plus spectaculaire à la campagne, ce sont les routes. On ne cesse de les élargir, d'en construire de nouvelles, dans toutes les directions, raccourcissant ainsi la distance entre les villages, ainsi que celle entre les bourgs et la ville. Dans mon enfance et mon adolescence, il fallait au minimum deux heures pour se rendre en ville en autocar, non compris le temps d'attente à l'arrêt de bus. La route était tellement cahoteuse que les passagers risquaient de se blesser en se cognant la tête contre le plafond du véhicule. A l'époque, les gens prenaient rarement le bus, le

trajet coûtait 2 yuans, une somme qui suffisait presque à faire vivre une famille de six personnes pendant un mois.

Quand j'étudiais à l'école normale du district, la plupart des élèves rentraient à bicyclette. Nous prenions un vélo pour deux et nous pédalions à tour de rôle. Il fallait environ six heures pour arriver à la maison. Chaque fois, on avait les fesses endolories à force de frottements, mais de jeunes adolescents n'attachent aucune importance à ces choses-là. Nous longions la rivière; dans le ciel tournoyaient les oiseaux aquatiques. Au bord de la route s'écoulaient quelquefois de longues rigoles autour desquelles poussaient des herbes vertes et de petites fleurs sauvages multicolores; elles épousaient la forme des rigoles, hautes ou basses, douces et fraîches, et s'étendaient jusqu'à se fondre dans le profond ciel bleu. Le village caché derrière les arbres était paisible, et il semblait qu'il le serait toujours.

Je sais qu'il ne s'agit là que de mes souvenirs. Dans la réalité, ce village idyllique est un lieu frappé de multiples malheurs. Prenons l'exemple de la large autoroute qui traverse la plaine: elle semble prouver que la modernité est arrivée aux portes du monde rural. Mais dans les villages, la modernisation reste lointaine, et paraît même s'être éloignée encore. Il y a quelques années, alors que l'autoroute venait d'être mise en service, les villageois encore ignorants de ces choses-là y circulaient, pour certains à bicyclette, pour d'autres à pied ou en vélopousse; d'autres encore la prenaient en sens inverse ou la traversaient. De temps à autre, des coups de klaxons stridents et des crisements de freins s'élevaient au-dessus de la plaine. Les gens de mon pays natal déambulaient tranquillement sur l'autoroute, comme si de rien n'était; dans le grillage qui

la bordait, avaient été pratiqués de grands trous.

Aujourd'hui, plus personne ne se promène sur l'autoroute, il faut croire qu'on a suffisamment éduqué les villageois et qu'ils ont compris la leçon. On les a remis à leur place, dans leur ornière habituelle. Les véhicules qui passent à toute allure n'ont rien à voir avec eux. Au contraire, ils accentuent leur statut d'« étrangers » à la modernisation. Bien sûr, pour construire l'autoroute, on a confisqué des terres aux paysans; mais en outre, deux villages autrefois proches (on pouvait se rendre à pied de l'un à l'autre au moment des repas pour rendre visite à quelqu'un) se retrouvent maintenant plus éloignés qu'auparavant : il faut désormais faire un détour de plusieurs kilomètres pour aller de l'un à l'autre. L'écologie des villages en a pâti, les dégâts occasionnés n'ont pas du tout été anticipés par les décideurs politiques avant la construction de l'autoroute. Personne ne s'est préoccupé des sentiments des villageois : si quelques passages souterrains ont été aménagés, c'est seulement pour répondre aux normes. L'autoroute s'étire comme une grande cicatrice à travers la plaine, en exhalant une forte odeur de goudron et de métal sous le soleil.

Nous approchons du bourg de Wu. Nous nous rendons chez mon frère qui s'y est établi.

Le bourg de Wu, situé à 40 kilomètres au nord-ouest du chef-lieu, est l'une des quatre principales agglomérations du district; il abrite un marché très animé¹. Un carrefour sur sa rue principale constitue le centre-ville. Dans ma jeunesse, lors des événements importants, en

1. L'administration territoriale de la République populaire de Chine compte plusieurs échelons : communes (« villages administratifs » en zone rurale), cantons et bourgs, districts, préfetures, provinces.

particulier lors de la foire qui s'y tenait le 18 mars, les rues étaient noires de monde. On marchait du nord de l'agglomération vers le sud où se trouvait l'école; nos pieds touchaient à peine le sol, on était pour ainsi dire porté par la foule. Les véhicules avaient encore plus de mal à se frayer un passage que les piétons, les conducteurs klaxonnaient à en ébranler le ciel. Mais personne ne semblait les entendre, nul ne leur accordait la moindre attention, tout le monde était pris par l'animation de la foule grouillante.

A l'extrémité nord du bourg s'étend un quartier musulman hui. J'y passais tous les jours en allant à l'école, je voyais les Hui tuer des moutons, célébrer des funérailles, lire le Coran. Leur mode de vie étrange m'a toujours inspiré du respect.

Il n'y a pas d'usine ni d'entreprise dans le bourg; mis à part les fonctionnaires des administrations et les commerçants, la majorité des habitants continuent de vivre de la terre; quelquefois, certains dressent un petit étal dans la rue pour vendre des céréales, des œufs ou des fruits de leur production, ou les échanger contre d'autres marchandises.

Aujourd'hui, le long de la nouvelle route, s'est formé un nouveau centre-ville. Des immeubles récents s'alignent des deux côtés de la voie, coiffés de toits pointus à l'europpéenne, très modernes, mais d'un style indéfinissable. L'ancien centre-ville, encerclé par les nouvelles rues et les immeubles récents, a l'air délabré et morne par comparaison. Les maisons et les magasins d'autrefois sont toujours là, même les propriétaires des commerces n'ont pas changé. Mais la présence de ces vieux bâtiments aujourd'hui décrépits au milieu du bourg métamorphosé crée une sensation d'étrangeté, comme s'il

y avait erreur sur l'endroit. Je n'arrive pas à m'y faire : chaque fois que je sors dans la rue, j'ai l'impression de me trouver en terre inconnue.

Mon frère et ma belle-sœur tiennent un petit dispensaire. Parallèlement, mon frère se lance régulièrement dans d'autres affaires, en fonction de l'air du temps : il a pris des terres à forfait, a ouvert un centre de jeux électroniques ; mais le plus souvent, il a mis fin à ces activités car elles n'étaient pas rentables. Récemment, il s'est lancé dans l'immobilier avec un ancien camarade de classe. Devant sa maison s'entassent du sable, des cailloux et des armatures en acier ; une bétonneuse tourne avec fracas. Mon frère s'apprête à diviser en deux parties une maison qu'il a achetée, et à vendre l'une d'elles pour rembourser l'emprunt contracté lors de l'acquisition.

Nous nous arrêtons un moment chez lui ; puis, après avoir acheté des pétards et du papier-monnaie à brûler en offrande aux défunts, nous nous rendons sur les tombes du grand-père et de l'arrière-grand-père paternels situées en bordure du village. C'est la première chose que nous faisons chaque fois que nous rentrons à la maison. Après une vingtaine d'années d'expansion, Liangzhuang et le bourg sont presque contigus : la maison de mon frère ne se trouve plus qu'à quelque 500 mètres du village. Dans ma jeunesse, rentrer seule du bourg, le soir après les cours, représentait pour moi l'une des épreuves les plus terrifiantes qui soient. Le chemin désert était bordé de hauts peupliers noirs ; au moindre souffle de vent, leur feuillage se mettait à bruisser. J'étais glacée de terreur. Le trajet de l'école au village semblait interminable. Bien sûr, il y avait aussi de bons moments. A l'époque, les romans à l'eau de

rose de la Taiwanaise Chiung Yao et les récits de cape et d'épée du Hongkongais Jin Yong étaient très à la mode ; je dévorais tous les livres d'eux que je pouvais trouver. Aussi, lorsque je marchais, morte de peur, sur ce chemin la nuit, je m'imaginai souvent qu'un jeune homme tout de blanc vêtu arrivait vers moi en flottant dans les airs ; beau et timide, il me prenait gentiment la main et m'accompagna jusqu'à la maison.

Aujourd'hui, s'il n'y avait pas la famille, la vieille maison, les tombes, j'aurais du mal à croire qu'il s'agit là du village où j'ai vécu plus de vingt ans. Dans la rue, je suis complètement désorientée, je n'ai pas l'impression d'être de retour chez moi, rien ne me rappelle des souvenirs.

Mon grand-père et mon arrière-grand-père sont enterrés dans l'arrière-cour de la vieille maison. Le terme « arrière-cour » est impropre car en réalité le mur qui entoure la cour s'est effondré et l'endroit est envahi par des mauvaises herbes qui montent à hauteur de la taille. Les pétards claquent, leur bruit net et clair retentit dans le village, brisant le silence qui y règne ; ils réveillent peut-être également en sursaut les âmes là-bas. Nous nous prosternons front contre terre et brûlons le papier-monnaie en offrande. Mon père s'es-suie les yeux et dit : « Ton grand-père a reçu l'ordre en 1960 de partir en maison de retraite pour y passer ses vieux jours. Quand il est parti, il était en parfaite santé, il parlait et chantait, il emportait avec lui un petit pot de chambre. Quatre jours plus tard, on l'a ramené étendu sur une natte, sans mouvement. Il était mort de faim. » Chaque fois que nous nous rendons sur la tombe, mon père prononce inmanquablement ces mots. Je n'ai pas connu mon grand-père, mais pour avoir entendu tant

de fois les récits de mon père, je me le représente comme un vieillard coiffé de la traditionnelle calotte chinoise, aux reins courbés pour avoir vendu pendant des années du tofu qu'il portait à la planche. Muni de sa literie et d'un petit pot de chambre, il quitte clopin-clopat le village et se dirige vers la maison de retraite qui se trouve à cinq *li*¹.

Les pétards ont alerté quelques habitants du village qui sortent de chez eux pour venir nous voir, ils me considèrent poliment et demandent à mon père : « Guangzheng, c'est laquelle de tes filles ? La quatrième, n'est-ce pas ? Comme elle a changé ! » Sur ces visages à la fois familiers et inconnus, je discerne le passage des années, avant de prendre conscience que, moi aussi, j'ai vieilli.

A droite de l'arrière-cour s'élève une maison à un étage, nouvellement construite, mon père dit qu'il s'agit de la maison de Daokuan de la famille Zhang. Ses frères et sœurs ont tous réussi le concours d'entrée à l'université et ont quitté le village, il ne reste que lui. Daokuan n'est pas très bavard, ni très doué. Il a épousé une belle femme d'une minorité ethnique du Sichuan. Elle avait un tempérament de feu et elle est partie à plusieurs reprises ; chaque fois, il l'a rattrapée, mais pour finir elle l'a quand même quitté. Daokuan et ses malheurs sont la risée du village.

Nous écartons et arrachons les mauvaises herbes et les broussailles pour atteindre la vieille maison. J'ai vécu ici pendant vingt ans. La cour est également envahie par la végétation. La cuisine dont un côté s'est à moitié écroulé sert occasionnellement de toilettes aux gens du

1. Un *li* équivaut à 0,5 kilomètre.

village. On voit aussi des traces de passage d'animaux domestiques. Le toit de la pièce principale est percé d'énormes trous, les murs sont déjà un peu de guingois. Il y a quelques années, mon frère a tout remis en état, mais comme la maison n'est pas habitée, elle s'est rapidement dégradée à nouveau. Sur un mur à l'extérieur, subsiste un poème écrit par ma petite sœur alors qu'elle apprenait à lire et à écrire, truffé de fautes d'orthographe. Tous les ans, quand nous revenons, nous le relisons et rions tous ensemble. Mon père a oublié d'emporter la clé, on ne peut pas entrer dans la maison. Il se fait prendre en photo avec ma sœur aînée devant l'entrée. La nouvelle maison de Daokuan et la nôtre offrent un contraste saisissant.

La tombe de ma mère se trouve dans le cimetière situé à l'arrière du village, sur la berge de la rivière. De loin, cette vaste étendue brumeuse, immense et tranquille donne l'impression que la vie et la nature sont éternelles. Quand je m'y rends, je n'éprouve aucune tristesse, mais un sentiment d'apaisement et de douceur, la sensation d'être de retour à la maison. Je reviens aux origines de mon existence, là-bas se trouve ma mère, et là-bas sera aussi ma dernière demeure. Nous brûlons du papier-monnaie, nous nous prosternons, nous faisons éclater des pétards. Je demande à mon fils de s'agenouiller comme moi et de se prosterner trois fois front contre terre. Je lui explique qu'il s'agit de sa grand-mère maternelle. Il me demande qui c'est. Je lui dis qu'il s'agit de la maman de sa maman, c'est-à-dire de la personne la plus chère à sa mère. Comme d'habitude, nous nous asseyons tous à côté de la tombe pour bavarder un moment, en évoquant des histoires de famille.

Chaque fois que nous en arrivons là, l'aînée de mes sœurs s'exclame toujours : « Si maman était encore là, ce serait tellement bien ! »

Oui, « si maman était encore là » ; cette éventualité maintes fois évoquée est devenue le rêve lancinant de toute la famille, ainsi que sa douleur éternelle. En contemplant les herbes et les débris des pétards sur la tombe, nous repensons à la vie de notre mère et aux temps difficiles qu'a connus notre famille. La notion de foyer, l'importance de l'amour familial nous apparaissent avec une évidence aveuglante à ce moment-là.

Sans eux, sans notre terre natale, sans notre attachement à ces lieux pour nous faire prendre conscience du temps écoulé et des blessures infligées par la vie, notre existence, nos luttes, toutes nos victoires et nos défaites, quel sens auraient-elles ?

Le passé

Aujourd'hui, comme prévu, je vais « interviewer » mon père. Parler d'interview le concernant est quelque peu bizarre : notre père a toujours vécu avec nous, son caractère, ses humeurs, son attitude nous sont on ne peut plus familiers. Nous connaissons également les grandes lignes de sa vie : enfant, il était vif et intelligent ; ma grand-mère maternelle le remarqua et le choisit pour gendre ; il allait rendre visite en cachette à notre mère ; durant la Révolution culturelle, il fut victime de « séances de lutte et de critique ¹ », battu, il prit la fuite à plusieurs reprises, etc. Mais nous n'en avons qu'une idée générale. Tout ce qui concerne mon père me laisse toujours une impression de chaos. Ce passé flou et lointain, ainsi que la période historique correspondante, disparaîtront avec lui à sa mort. Je crains toujours de m'y prendre trop tard, au regard de sa santé chancelante.

Il y a une autre raison à cette « interview » : mon père est la mémoire vivante de Liangzhuang. Agé exactement

1. Les « séances de lutte » consistaient en des autocritiques et des critiques publiques. La victime devait y avouer ses prétendues fautes devant les personnes de l'assistance qui l'accusaient, l'insultaient et la frappaient.

de soixante-dix ans cette année, il sait par cœur l'histoire du village, les liens entre ses habitants en remontant jusqu'à trois générations, ce qu'ils sont devenus, leurs caractères, les mariages, les passions; il connaît en détail tous les tenants et les aboutissants. Quant aux luttes de pouvoir et au remplacement des élites dans le village après la fondation de la Chine communiste en 1949, mon père est encore plus au fait car il en a été un des protagonistes. Mais, à la différence d'autres, il est connu en tant que « saboteur », d'individu ayant fait « l'objet de séances de lutte et de critique ». On l'a surnommé « le fonctionnaire exemplaire » car il ne manque pas de panache, mais aussi « l'épine dans le pied » et « le fauteur de troubles ». Pourtant, il n'a jamais occupé de poste officiel, même un seul jour de sa vie; au contraire, il a toujours été en opposition avec les fonctionnaires. De là viennent les malheurs de notre famille.

Liang Guangzheng est maigre et émacié; il a les pommettes saillantes, les joues pendantes, la vue trouble. Ratinés dans son fauteuil au dossier arrondi en fer à cheval, les contours de sa personne sont quelque peu imprécis. Il est assis là, silencieux. Son état physique rend presque perceptible l'immense ombre de la mort qui s'approche. Mais de ce corps usé par l'âge se dégage aussi une force opiniâtre; c'est le résultat d'un optimisme et d'une générosité forgés par une vie difficile, et le signe que l'homme devant nos yeux ne cède pas facilement, même face à la mort.

Ton grand-père est mort au printemps 1960, le 14 février, à l'âge de soixante-six ans; ton arrière-grand-père est décédé sept jours après le Nouvel An. Ton grand-père est mort de faim à la maison de retraite. A l'époque,

toute personne âgée, qu'elle ait des enfants ou non, une famille ou non, était obligée d'aller en maison de retraite, pour être prise en charge par la communauté. Quand ton grand-père est parti, il était en bonne santé, il portait son pot de chambre à la main et sa literie sur le dos, il était en pleine forme. Quatre jours plus tard, il était mort de faim.

A ce moment-là, je travaillais à la construction du réservoir de Heipozhouying. On dynamitait à tout va, n'importe comment, mais officiellement on faisait des travaux de construction. Les gens avaient tellement faim qu'ils en perdaient la tête, plus personne ne se préoccupait d'autrui. A mon retour, je me suis aperçu que mon frère aîné avait le corps bouffi par les œdèmes, il était si enflé que sa peau en était brillante, il souffrait aussi d'une plaie à la jambe. Il était tellement affamé qu'il n'avait même plus la force de pleurer. Le voir dans cet état me brisa le cœur, mais pleurer ne servait à rien, il fallait avant tout trouver à manger. On dit qu'en 1960, tout le monde volait, car ceux qui ne dérobaient rien mouraient de faim. On dévorait tout, sauf les denrées placées sous la garde de la brigade de production. Jusqu'aux feuilles des arbres. Encore fallait-il en trouver ! En réalité, il n'y en avait plus. En 1958, tous les arbres avaient été abattus, il n'y en avait plus un seul, tout ce qui pouvait être brûlé avait servi de combustible pour fondre de l'acier dans de petits hauts-fourneaux artisanaux. Les gens étaient si affaiblis qu'ils ressemblaient à des spectres, partout brûlaient des feux¹.

1. La province du Henan a été particulièrement touchée par la Grande Famine entre 1958 et 1961, provoquée par le Grand Bond en avant lancé par Mao Zedong pour stimuler la production par la collectivisation de l'agriculture, le développement des infrastructures industrielles et la réalisation de grands projets de travaux publics. Environ 36 millions de personnes sont mortes de faim, essentiellement dans les campagnes ; les estimations du nombre de victimes varient selon les historiens, car les autorités chinoises occultent aujourd'hui encore cette période pour ne pas écorner l'image de Mao Zedong et du Parti communiste.

A Liangzhuang, notre clan – celui des Liang – comptait plus de 200 personnes avant 1960, entre 60 et 70 d'entre elles sont mortes de faim en 1960, chaque famille, chaque foyer pleurait un de ses membres. A ce moment-là, le magasinier du village chargé de la surveillance des stocks de céréales était Liang Guangming, c'est dans sa famille qu'il y a eu le plus de victimes. Son père, sa mère, une de ses belles-sœurs sont morts de faim. Une autre de ses belles-sœurs a essayé de voler des céréales une nuit, il lui a brisé les jambes, l'a abandonnée ainsi, et elle a fini par mourir de faim. Personne ne s'est occupé de sa nièce, alors elle est morte aussi. C'était un homme sans cœur, sans le moindre sens de la justice, qui persécutait tout le monde. Durant les séances de lutte et de critique, c'est lui qui se montrait le plus acharné, qui frappait le plus méchamment.

C'est en février 1960 que la famine a fait le plus de victimes. La ration journalière était au départ de 4 *liang*¹ de céréales par personne; elle fut abaissée à 2 *liang* et demi, cela ne suffisait pas pour survivre. Par la suite, le président Liu Shaoqi a ordonné que soient octroyés 7 grands *liang* (c'est-à-dire 10 *liang* mesurés avec une balance romaine), alors seulement le nombre de victimes a diminué. A l'époque, les stocks de grains étaient sous le contrôle des brigades de production, ils ont pourri sans qu'on nous les donne à manger. Liang Guangming nous regardait sans ciller. Après la moisson, beaucoup de personnes âgées sont décédées. Comme elles avaient été longtemps affamées, leurs intestins étaient fragilisés; dès qu'elles mangeaient beaucoup, ils se déchiraient et elles mouraient. Tu te souviens de ce grand sophora tordu

1. Le *liang* est une unité de mesure de poids qui équivaut à 50 grammes.

près de la maison des Wang, à l'endroit où l'on tourne en quittant la route pour aller travailler aux champs ? Durant la grande campagne de production d'acier, on avait creusé un énorme fossé là-bas, on y a enterré les gens, il y avait des monceaux de cadavres. Quand les villageois faisaient des offrandes aux défunts, certains pleuraient leur père, leur mère, d'autres leurs enfants. C'est pour cela que les gens évitent cet endroit depuis.

En 1962, la campagne d'éducation socialiste des « Quatre Purifications¹ », destinée à rectifier le style de travail des cadres ruraux corrompus, n'a été que de pure forme, personne n'en est ressorti purifié. A la maison, on n'avait rien à manger. Je n'avais pas le choix, j'ai pris des feuilles de tabac et je suis monté dans la montagne en portant mon chargement à la palanche, pour le troquer contre des céréales et du bois. Les gens de la montagne aiment fumer. Je ne savais pas qu'en passant dans un autre district, la brouette et les céréales qu'on m'avait données en échange de mon tabac seraient confisqués par les autorités. A l'époque, il était permis de transporter du bois, mais pas de se procurer des céréales en faisant du troc. J'ai pleuré sur toute la route du retour, je suis rentré au milieu de la nuit, les mains vides, mais votre mère ne m'a pas fait le moindre reproche.

Le « Vent de l'exagération² » a soufflé plusieurs années de suite, sans interruption. On racontait à l'époque que l'on obtenait de hauts rendements en « plantant serré »,

1. En zone rurale, le mouvement des « Quatre Purifications » était centré sur l'apurement des comptes, du contenu des hangars, des finances et des points de travail.

2. Le « Vent de l'exagération » est l'un des « Cinq Vents » ou cinq tendances apparues au moment du lancement des communes populaires ; les quatre autres sont le « Vent du communisme », le « Vent de la contrainte », le « Vent des privilèges » et le « Vent des directives aveugles » appliquées à la production.

on disait que les lapins n'arrivaient pas à se faufiler dans les semis. Il était évident qu'il s'agissait d'un tissu de mensonges, si un lapin ne passait pas entre les tiges des céréales, alors comment les pousses pouvaient-elles se développer et porter des épis? Lors des réunions de rapports sur la production, le premier qui annonçait un chiffre se retrouvait immédiatement en mauvaise posture, car les suivants s'empressaient de surenchérir, conformément au slogan « Seuls les poltrons ont de basses productions ».

Tout petit déjà, je n'aimais pas « les discours mensongers, ronflants et creux », je déteste les tire-au-flanc qui font du boniment. A l'époque, outre le « planter serré », on préconisait aussi le « labourer profond ». Il fallait piocher, comme pour creuser le canal du Drapeau rouge, surnommé le « canal du Bonheur ». En réalité, dans cette quête du bonheur, on a creusé en vain.

Quel que soit le thème abordé, dès qu'il s'agit du passé, mon père commence invariablement son récit par le départ de mon grand-père pour la maison de retraite. Il s'interrompt de temps en temps; mais pour quelqu'un d'aussi âgé, sa mémoire est surprenante: il est capable de citer exactement chacun des slogans et des mouvements politiques qui furent lancés tous les ans pendant ces quarante à cinquante dernières années.

Sans que nous nous en soyons aperçus, il est déjà midi, ma belle-sœur a proposé plusieurs fois de passer à table, mais mon père reste plongé dans ses souvenirs.

Nous déjeunons de pâtes typiques de la région. Mon père s'obstine à vouloir rajouter dans son bol une cuillerée de piment après l'autre, sans tenir compte de notre ferme opposition. Il faut dire que l'état de son estomac ne l'y autorise pas. Mais mon père dit: « Si on

ne peut même plus manger de piment, à quoi sert d'être encore en vie, mieux valait mourir avant. » Dans ma jeunesse, les légumes et l'huile étaient des denrées rares chez nous, on agrémentait notre riz avec du piment. Mais en hiver, il n'y en avait plus. Et malgré nos efforts pour économiser la nourriture, les radis blancs mis de côté dans le sable, il n'en restait pas non plus. Mon père réduisait alors les tiges des piments en poudre et en saupoudrait son bol ; son visage ruisselait de sueur quand il mangeait. Beaucoup de gens du village ont la même habitude. Quelquefois, les coutumes locales s'expliquent simplement par la pauvreté.

Le déjeuner terminé, mon père me presse de continuer. Je lui demande de laisser de côté pour le moment les événements historiques et de présenter notre village et les différents clans qui le structurent, ainsi que l'histoire générale de notre lignage, celui des Liang¹.

Pour parler de notre village, il faut remonter très loin dans le passé. Les mouvements de population sont anciens

1. La famille, unité de base de la société chinoise traditionnelle, fait partie d'un ensemble plus vaste, le clan, dont tous les membres portent le même nom ; au sein de chaque clan, est tenu un registre généalogique qui a longtemps fait office d'état civil officiel. Les habitants du village de Liangzhuang – dont l'auteur – s'adressent les uns aux autres en se référant à leur place dans la généalogie du clan : ceux de la même génération sont en général appelés « Grand Frère » ou « Grande Sœur » ; ceux de la génération du père sont désignés par le terme « Oncle » ou « Tante ». Enfin, les générations plus âgées sont des « Grands-Pères » ou des « Grands-Mères ». Pour ne pas alourdir la traduction, il n'a pas été possible de respecter strictement toutes ces appellations, bien qu'elles soient très représentatives de l'organisation et de la vie du village.

dans notre pays; en raison des guerres, des inondations, les migrations ont été incessantes. A Liangzhuang, il y a trois grands clans : les Liang, les Han et les Wang. Les Han se sont installés sous le règne de l'empereur Jiaqing de la dynastie Qing (1796-1820), ils venaient de Guohanwan. Les Liang sont venus avec la fameuse vague d'émigration en provenance du Shanxi sous les Ming au XIV^e siècle, on dit qu'ils étaient originaires du district de Hongdong dans le Shanxi. Une grande partie de la population du Henan est arrivée à ce moment-là, la guerre faisait rage dans la Plaine centrale, il n'y avait presque plus d'habitants.

Les Han ont de la culture, de l'éducation, les grandes familles du clan ont toutes donné naissance à des gens très compétents, comme Han Lige diplômé de l'Université de Kaifeng, ou Han Liting qui était chrétien. Les propriétaires fonciers, les despotes locaux, les paysans riches éliminés lors de la réforme agraire appartenaient tous au clan Han¹.

Han Lige, après avoir obtenu son diplôme universitaire, a dirigé la section des affaires militaires du Guomin-dang du district, puis le 2^e arrondissement de la ville de Pangqiao vers 1941-1942; il est resté à ce poste environ sept ou huit ans. Quand il revenait au village pour voir sa famille, j'étais déjà assez grand pour me souvenir de lui. Il avait la peau sombre, une tête rectangulaire, l'air féroce; il en imposait, mais était très poli. Quand il ne se trouvait plus qu'à 5 kilomètres de chez lui, il descendait de son cheval et faisait le reste du chemin à pied; s'il croisait

1. La loi de réforme agraire du 28 juin 1950 ne visait pas tant un but économique que des objectifs sociaux et politiques. Elle a brisé les solidarités locales face au Parti communiste chinois (PCC) et à l'Etat, et a entraîné un déchaînement de violence qui, d'après les estimations les plus hautes, aurait fait quelque 3 millions de victimes.

quelqu'un, il le saluait d'un petit mouvement de la tête. Au village, les clans Han, Liang et Wang lui rendaient tous des visites de courtoisie. Quand le Guomindang a perdu le pouvoir, il s'est enfui à Pékin. En 1950, le gouvernement communiste a annoncé qu'il traiterait les « bandits » avec indulgence. Han Lige voulait à tout prix rentrer au village, profiter de l'occasion pour commencer une nouvelle vie. Il faut préciser que sa mère était constamment en butte à des persécutions. Il est revenu à l'automne 1950 et a travaillé chez lui ; mais à la fin de l'année, on l'a arrêté. Début 1951, un grand jugement public l'a condamné à mort. Les habitants du village ont pris sa défense en pleurant, affirmant qu'il était un homme bon. Mais on l'a quand même fusillé.

Il fallait aussi « extraire les trésors », c'est-à-dire obliger les propriétaires fonciers à remettre leur argent caché. Les propriétaires fonciers couraient partout pour emprunter de l'argent aux membres de leur famille. Le père de Han Lige fut aussi exécuté, à titre d'exemple. Sa mère et l'une de ses tantes, pensant qu'il fallait s'attendre au pire, se sont pendues. Elles ont revêtu de beaux habits et, avant de mourir, ont mangé des beignets. Au début, certains les plaignaient, mais quand on a découvert qu'avant de se suicider elles s'étaient offert le luxe de manger des beignets, on les a maudites. Un jeune oncle paternel de Han Lige a également été emprisonné. Son fils était le directeur des entrepôts, lui aussi a été fusillé. Pour dire la vérité, il courait les femmes, et quand on apportait les céréales à l'entrepôt, il en rentrait toujours plus qu'il n'en ressortait, il y avait du ressentiment contre lui. A l'époque, les exécutions se déroulaient sur l'actuel terrain de sport du collège n° 2 du bourg ; aujourd'hui encore, une atmosphère sinistre règne à cet endroit.

Le jeune frère de Han Lige, Han Dianjun, était lui aussi diplômé de l'Université de Kaifeng. Mais le Guomindang a perdu le pouvoir avant qu'il n'obtienne un poste. En 1957, il est revenu et a été soumis à des séances de lutte et de critique, il s'est enfui au Gansu où il a été arrêté. La femme de Han Lige, on lui a aussi réglé son compte, on l'a battue et elle en est restée boiteuse, elle est décédée rapidement. Son fils Han Xingrong n'a pas trouvé à se marier, il est mort il y a quelques années. Cette famille s'est éteinte.

Han Liting, lui, a étudié la médecine en autodidacte au temple chrétien, il était croyant comme sa mère, protestant, ensuite il est devenu pasteur. Autrefois, les croyants étaient très nombreux. Depuis les années 1980, ils prospèrent à nouveau, leur nombre a beaucoup augmenté, ils impriment et diffusent de petites brochures. C'est Han Dianjun qui a gravé les planches qui servent à l'impression des livrets qu'ils vendent. Quand Han Liting est tombé malade et est resté paralysé, aucun membre de sa famille n'est venu s'occuper de lui, mais les fidèles du temple se sont relayés pour prendre soin de lui. Lors des funérailles, quand son fils a lu l'oraison funèbre, les villageois ont élevé la voix pour s'en prendre à lui : « Quand ton père était malade, tu ne t'en es pas occupé du tout, quel genre de croyant es-tu donc ? »

Une autre famille importante est celle de Han Jianwen, tous ses membres sont croyants et médecins à l'hôpital. Les Han sont lettrés et distingués, c'est indéniable. Aussi loin que remontent mes souvenirs, ce sont toujours des membres du clan Han qui calligraphiaient les sentences parallèles pour tout le village à l'occasion du Nouvel An.

Les Han sont vigoureux, chaque famille compte plusieurs fils, mais ils ne sont pas solidaires. Que des frères se battent, fassent du grabuge, se disputent pour

des vétilles, saisissent la justice, ne prennent pas soin des plus âgés, est courant chez eux; aussi ne sont-ils pas respectés.

L'origine du clan Liang remonte à deux frères qui ont eu, à eux deux, sept fils dont chacun a fondé une famille. Aussi le lignage Liang comptait-il en tout sept branches. Mais la cinquième et la septième branche, peu vigoureuses, se sont éteintes rapidement. Les familles actuelles du clan Liang descendent toutes des cinq branches restantes.

Comparés aux Han, nous les Liang ne sommes pas aussi cultivés. Nous comptons parmi nous des malins, aussi bien que des naïfs. Mais les Liang sont doués en manœuvres politiques, y compris au sein de leur propre clan. Aussi, après la réforme agraire, leur situation a été plutôt florissante. Après avoir accédé au pouvoir, ils s'y sont maintenus; il y a même eu un secrétaire du comité du Parti du district issu de notre clan. Les exactions de Liang Xinglong, notre vieux secrétaire, inutile de s'appesantir dessus, il a été le secrétaire du Parti de la brigade de production pendant plusieurs décennies, tous les Liang en ont pâti. Une fois, Liang Qingli l'a poursuivi dans tout le village pour le frapper de coups de couteau. Liang Xinglong l'avait rendu fou à force de le maltraiter, il ressemblait à un chien enragé acculé.

Le magasinier Liang Guangming était lui aussi une crapule. Il avait deux frères, Guangfu, un célibataire, et Guanghuai qui est mort de faim et dont la femme a été battue à mort; tous les biens sont revenus à Guangming. Lingzi de la famille Du – avec laquelle tu t'entendais bien petite –, après la mort de ses parents, a été promise par sa tante à un fils de Guangming. Mais finalement Lingzi a refusé, alors Guangming s'est emparé de la maison de

Lingzi, en arguant qu'elle devait une énorme somme à sa famille pour les cadeaux de fiançailles.

Un personnage typique du clan Liang est Liang Guangji, ancien chef du département de l'équipement militaire du district. Quand il est parti à la retraite, le service du personnel a égaré son dossier, il ne touchait même plus le traitement de base. Mais aucun Liang ne le plaignait. Pourquoi? Parce qu'il ne s'occupait pas de son vieux père malade. Une nuit, son frère aîné a transporté leur père jusque devant sa porte au chef-lieu du district. Quand Liang Guangji s'est levé à l'aube, il a d'abord cru que quelqu'un lui avait offert un sac de céréales, avant de découvrir qu'il s'agissait de son père. Que faire? Il est allé trouver des parents, ceux-ci ont ironisé: « Que faire? Tu n'as qu'à te renseigner au bureau de poste, tu peux peut-être le renvoyer par courrier.» Pour finir, il n'a pas laissé son père poser le pied chez lui, le jour même il l'a ramené au village, près de Nancaiyuan. Et il a demandé à des connaissances d'avertir son frère aîné que leur père se trouvait à Nancaiyuan, qu'il se débrouille.

Les Wang, ce n'est pas la peine d'en parler, ce sont tous des bons à rien, des bouches inutiles. Les gens du village ne font aucun cas d'eux.

Pour en venir aux familles de moindre importance dans notre village, il y a les Qian, les Zhou, les Zhang, les Yuan et les Liu. Le Vieux Qian n'a pas dit un mot de sa vie, personne ne se rappelle à quoi il ressemblait. Sa femme prénommée Hua n'était pas jolie, elle avait un air maladif. Ils avaient quatre enfants et n'arrivaient pas à joindre les deux bouts. Alors Hua prenait du bon temps avec des célibataires du clan Zhang ou du clan Zhou, pour rapporter à manger à la maison. Tout le village était au courant.

Les quelques familles du clan Zhou sont assez spéciales. Zhou Lihe était comptable; Zhou Lizhong était un petit lèche-bottes. Le père et les deux fils étaient surnommés le « Grand Actif », « l'Actif en second », « l'Actif en troisième ». Zhou Lihe était un enfant naturel, il était vraiment travailleur, c'est indéniable. Il n'y avait pas une mauvaise herbe dans ses champs. Mais être trop actif n'est pas toujours bon; quand il cultivait la liriopie, il n'y allait pas de main morte avec l'engrais: les pousses se développaient mais ne portaient pas de grains. Ensuite, il a eu un cancer de l'estomac, il s'est rendu à Anyang pour se faire opérer. Avant de partir, il a encore fait sécher sa récolte de blé, il n'est parti qu'après avoir mis les grains en sacs. Après l'opération, il est mort sans être ressorti de l'hôpital. Au village, quelqu'un a composé ce *shunkouliu*¹:

En partant, il bondissait.

Au retour, seuls les pétards sautaient.

En partant, il se remplissait la panse.

Au retour, une urne pleine d'os et de cendres.

Zhou Lizhong avait une fille prénommée Chunrong qui a fait le mur la veille de son mariage et s'est enfuie. Guaizichang du clan Liang, bien qu'il sache à peine lire et écrire, est celui qui a le plus l'art de la formule. Il chantait dans le village:

Le deuxième jour du deuxième mois,

Le Roi Dragon lève la tête,

Demoiselle Zhou n'en fait qu'à sa tête.

Zhou Lizhong voit une tête dépasser de la couette.

Un coussin enveloppé d'une veste posé à la tête du lit.

1. Les *shunkouliu* sont des rimes burlesques ou des dictons, souvent satiriques, analogues aux fatrasies.

*Il la poursuit jusqu'au mont Lingshan,
Décidé à établir une tête de pont.
Mais après un regard au certificat de mariage,
Découragé, il s'en retourne tête basse.*

Dans les années 1980, je suis allé travailler dans les champs de tabac avec Guaizichang et quelques autres. Pendant une pause au sommet de la colline, on a discuté. Guaizichang m'a pris à partie: « Grand Frère, tu es encore moins bien loti que moi maintenant, tu es endetté, ta femme est malade et tu as six ou sept enfants, quand comptes-tu me surpasser? » Il se moquait de moi parce que ma situation était difficile. Mais quelqu'un est intervenu: « Tu ne crois pas si bien dire, il suffit au dragon d'avancer d'un pas pour faire le trajet qu'une minable tortue parcourt en dix ans. » Aujourd'hui, Guaizichang en est toujours au même point, pas un seul de ses enfants ne se conduit comme il devrait. Le fils aîné s'est marié, mais a « verrouillé la porte à l'envers », il s'est installé chez ses beaux-parents et n'est jamais revenu. Le deuxième est parti travailler à la ville et n'est jamais revenu non plus. A quarante-huit ans, Guaizichang a eu deux autres enfants. L'un d'eux s'est noyé, l'autre passe ses journées à jouer sur Internet.

Une formule résume la situation dans notre village de Liangzhuang: « Les Han sont vifs, les Wang stupides, les Liang des entêtés sans savoir-vivre. »

La nuit tombe peu à peu, mais mon père ne montre pas le moindre signe de fatigue. Dans sa bouche, la structure du village prend la forme d'innombrables histoires de familles en mouvement et entremêlées, est faite d'une multitude d'existences en devenir. Seule une

personne qui s'est beaucoup investie dans cet endroit, qui y vit depuis toujours, peut avoir ce genre de vision. Chaque village est un pan d'histoire, chaque famille est une entité vivante particulière. Quand mon père a évoqué Hua de la famille Qian, je me suis soudain rappelé que l'on considérait les Qian de la même manière que les Wang. Quand j'étais petite, je ne me rendais presque pas compte de leur existence, alors que la famille Qian habitait au bord de l'étang, pas très loin de chez nous; les filles Qian avaient à peu près le même âge que mes sœurs et moi, mais nous allions rarement jouer chez elles. Et elles aussi, comme si elles avaient conscience de cette situation, n'évoquaient jamais leurs affaires de famille et ne nous invitaient pas chez elles.

Un village est un tissu organique vivant: même si, à première vue, chaque famille paraît indépendante, en réalité, le village est un réseau constitué de nombreux compromis et tensions. D'après le sociologue Fei Xiaotong (1910-2005), la structure sociale dans la Chine rurale est multidimensionnelle, comportant à la fois des relations verticales, hiérarchiques, et des relations horizontales plus souples centrées sur le « moi », noyau à partir duquel l'individu établit des relations avec les autres. Chaque individu attribue une position sociale différente à une même personne: à partir du noyau central « moi », la structure se déploie comme les cercles concentriques qui se forment à la surface de l'eau quand on lance un caillou; plus les ondes s'élargissent, plus elles deviennent ténues.

Aussi les membres d'un clan puissant arrivent-ils toujours à se constituer une sphère d'influence importante, grâce à des relations de parenté à différents degrés.

Ceux qui font partie de familles isolées ou d'un clan ne comprenant que quelques familles, dénués de relations, ont peu de chances d'entrer dans la parenté des grands clans par le mariage, peuvent difficilement élargir leur cercle, pénétrer dans le cœur du village, et être considérés. Leurs paroles, leurs actes, leurs valeurs morales sont par conséquent jugés à une autre aune. Comme le souligne Fei Xiaotong, dans la société rurale où chacun est intimement lié aux autres, ils sont les « étrangers » du village, « aux origines peu claires, aux comportements suspects ». A Liangzhuang, la famille Qian en est une illustration parfaite.

Quant aux deux grands clans de Liangzhuang, les Han et les Liang, il est évident qu'ils sont les maîtres du village. Mais leur statut diffère. Les Liang et les Han sont en rivalité, de manière ouverte ou larvée, depuis plus de deux cents ans. Les Liang ont toujours eu le dessous dans le domaine culturel. De nombreux Han sont croyants ; comme ils sont en outre plus aisés, beaucoup d'entre eux quittent le village pour faire des études. Que l'on considère leur tempérament, leurs manières, et même leur physionomie, ils sont distingués. Mais ils sont aussi souvent victimes de calomnies.

Le clan Liang tient depuis toujours à l'écart ceux de ses membres qui sont croyants ; l'une des raisons de cette conduite, il faut bien l'avouer, est que se sentir systématiquement à la remorque des Han est humiliant. Mais dans le domaine politique, les Liang ont toujours eu le dessus ; pendant plus de deux cents ans, les anciens du village ou les secrétaires du Parti, ceux qui dirigeaient les affaires villageoises, ont toujours été des Liang ; les Han n'ont réussi à s'emparer de ces postes que depuis une dizaine d'années. Car bien que les Liang soient de

fins politiques, ils n'ont jamais connu la réussite sur le plan économique; aussi durant la période de réformes et d'ouverture ont-ils été évincés.

Il est déjà 11 heures du soir, mon père a parlé pendant sept ou huit heures d'affilée, nous n'avons même pas dîné. Mon frère, ma sœur cadette, ma belle-sœur, ainsi que la deuxième et la troisième de mes sœurs aînées et mes beaux-frères venus du chef-lieu du district dans l'après-midi, écoutent tous en silence, assis à côté de nous; on n'entend que le bruit que je fais en tapant sur le clavier de mon ordinateur.

Tous les membres de la famille méditent, il règne une atmosphère sacrée, cela me bouleverse. Pour eux, la vie quotidienne se déroule sans qu'ils se posent beaucoup de questions, il leur suffit de disposer de l'essentiel, de pouvoir manger, boire et s'amuser, ils n'ont pas de grandes exigences. Mais quand l'occasion se présente, ils sont tout prêts à réfléchir, ils en comprennent l'intérêt et cherchent à pénétrer le domaine de la pensée. Simple-ment, la vie leur en donne peu l'opportunité.

La situation économique

Mon frère a invité chez lui, pour le lendemain, quelques personnes du village afin d'évoquer les migrations et la situation économique des habitants de Liangzhuang. D'après lui, même en cherchant bien, il devient difficile de trouver dans le village des gens avec qui discuter.

Le petit-déjeuner terminé, il est 10 heures. Les membres du clan Liang que mon frère a invités arrivent. Le premier est le chef du village; la cinquantaine, il est le fils de l'ancien magasinier dont mon père a parlé. Il a le teint clair et il est intelligent, comme son père. Au cours de la discussion, il me jauge, cherchant à comprendre ce que je fais et dans quel but. Le deuxième, un cousin de mon père, est le comptable du village, réputé pour sa prudence. Il y a aussi un homme qui a, autrefois, quitté Liangzhuang pour travailler; je l'appelle « Grand Frère ». Il est revenu au village vers la quarantaine et n'en est plus reparti. Il est très solitaire et même un peu secret; il ne rend pas visite aux autres habitants, mais ne s'oppose pas à ce qu'on vienne chez lui. Un jour, tous ses cheveux sont tombés d'un coup; depuis il porte toute l'année un bonnet noir en laine. Le dernier est aussi un homme d'âge mûr; il habite à l'arrière du village et est très apprécié.